

Marc Strauss

Le réel de la science, le réel de la psychanalyse *

Ma thèse : le discours de la science n'est pas sans pulsion. La pulsion de mort, très précisément.

Nous savons, pour l'entendre jusqu'à plus soif mais avec raison, que le discours de la science forclôt le sujet. Mais ajoutons tout de suite que cela ne veut pas dire qu'il n'est pas tenu par des parlêtres. C'est un truisme : pas de sciences sans parlêtres pour en écrire les équations et en développer les conséquences. Mais un truisme en apparence seulement : pendant longtemps, les parlêtres n'ont pas inventé le discours de la science. Cela ne les empêchait pas de s'intéresser à la géométrie et à l'astronomie aussi : saint Euclide et saint Pythagore, priez pour nous âmes de collégiens.

L'apparition du discours de la science

Il a fallu un sacré bout de chemin pour que le moteur immobile de Platon qui faisait tenir les planètes et, avec lui, l'Autre divin qui les avait créées et qui les tenait en place disparaisse pour laisser la place à la loi de l'attraction. Il a fallu d'abord la coupure cartésienne, celle qui a permis de s'occuper de mettre le monde en équations sans que ce soit l'affaire de Dieu, hormis quand même de garantir les vérités éternelles. Après lui, Galilée avec le « elles tournent » ; Kepler avec le « elles tombent » ; Newton enfin avec le « elles s'attirent... elles s'attirent et se retiennent dans leur chute ».

Tourner, tomber, s'attirer, ce vocabulaire qui s'applique aux corps célestes ne concerne pas qu'eux... Il est tout aussi bien utilisé pour parler des corps animés, animés par la rencontre avec l'autre, rencontre sociale, amoureuse ou sexuelle. Mais justement, c'est exactement le genre de parallèle que se refuse, avec raison, *a priori*, un

* Après-midi des cartels, Paris, 31 mai 2008.

astronome. Et quoi de commun en effet entre un corps céleste, et je parle là non pas des anges mais bien des planètes, et un corps vivant, qu'il soit celui d'un pigeon, d'une vache ou d'un parlêtre ? Loin de moi l'idée d'accentuer ce que ces corps auraient de commun, en revanche, il nous faut bien nous employer à dire avec précision ce qui les distingue, dans ce qui les fait ne pas tomber, se tourner autour, se retenir l'un l'autre jusqu'à s'étreindre... éventuellement. Ça, c'est un *private joke*, mais pas uniquement : les liens sociaux que déterminent les discours retiennent les corps dans leurs filets et en même temps ne les encouragent pas à s'étreindre toujours, hormis à l'occasion le discours du maître, celui de l'inconscient, avec lequel on ne sait jamais par avance s'il s'agit de se sauter au cou pour se suçoter ou pour s'étrangler. Ceux qui s'affrontent à cette question de ce qui relie les corps, ce sont les analystes, et lacaniens de surcroît. Car qui, à part nous, avec Lacan, prend cette question au sérieux et surtout s'emploie à y trouver des réponses autres que niaises ?

Lacan a même été jusqu'à penser que la science avait été inventée pour échapper à la difficulté de cette question. Plutôt à l'impossibilité d'y répondre, à cause précisément de ceux ou celles qui la posaient et de ceux à qui elle était posée. Nommément l'hystérique, qui s'y est intéressée de toujours, et le maître, qui ne pouvait bien sûr pas y répondre. Il ne pouvait rien dire de cette différence des sexes et, elle, elle ne pouvait rien en entendre. Finalement, il est plus facile de savoir comment tiennent ensemble les planètes plutôt que la première paire de parlêtres venus dont l'union fait toujours énigme, voire incompréhension. Nous pourrions nous amuser bien au-delà du temps qui nous est imparti avec ces menues considérations, mais venons-en à notre thèse.

Je l'emprunte à Lacan, en accentuant à peine ce qu'il dit de façon plus voilée. De nombreux passages où il évoque la science interrogent le désir de cette science et laissent entendre que c'est un désir sans frein, sans limite, ce qui le distingue déjà du désir qui est notre affaire, celui du sujet, donc de l'Autre, A. Mais le désir de la science ne serait-il pas aussi notre affaire, même si c'est de façon différente ?

Le monde perdu

En effet, si le désir de la science obéit à une pulsion, il nous faut maintenant montrer en quoi c'est de la pulsion de mort qu'il s'agit. Colette Soler a évoqué lors de notre dernière soirée ici, avant-hier, la pulsion de mort, en disant que c'était un concept mal construit, et elle proposait de parler plutôt de pulsion de meurtre, ce qui ne change pas fondamentalement ce que je veux avancer ici. À savoir qu'il s'agit bien dans la science d'une « désintrinsication », comme s'exprime Freud, et que, dans le désir de savoir de la science, c'est bien la visée mortelle qui est à l'œuvre.

Donc, si Lacan évoque dans de nombreux passages ce désir de la science, limitons-nous à ce qu'il dit dans « La psychanalyse et ses rapports avec la réalité », une conférence de 1967, prononcée en Italie. À la page 357 d'*Autres écrits*, il parle dans le détail du changement qu'a opéré le discours de la science dans le rapport des êtres parlants au monde. Il y a un avant et un après. Un avant, avant la science, où le monde, par la grâce du signifiant, se prêtait à ces êtres parlants qui pouvaient s'y croire chez eux. Il ajoute : « Notre science a mis fin à ce rêve, le monde n'est pas un macrocorps ¹. »

Cela a changé, en premier lieu, la perception du monde qu'en avait l'être parlant, et avec elle le sentiment d'appartenance à ce monde. Et cela a changé ensuite son rapport au corps. « La notion de cosmos s'évanouit avec ce corps humain qui, de se barder d'un poumon de métal, s'en va tracer dans l'espace la ligne, inouïe des sphères, de n'avoir figuré jusque-là que sur le papier de Newton comme champ de gravitation ². » Le premier point est connu, c'est ce changement des coordonnées de l'angoisse dont parle Lacan, dans son séminaire *L'Angoisse* justement. On n'a pas les mêmes difficultés dans un monde entièrement régi par le désir d'un Autre que dans un monde où il n'y a pas d'Autre. Dans le premier cas, celui où l'Autre est l'interlocuteur premier et dernier, les difficultés tiennent au fait de... ne pas se mettre en difficulté avec lui, en ne le contrariant pas trop, en tout cas pas trop ouvertement, ou à l'inverse en s'attirant ses bonnes grâces. Dans le monde sans Autre, déréliction, le sujet est

1. J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 357.

2. *Ibid.*

seul, en rade, les modalités du lien ne s'imaginent pas plus que cette ligne, « inouïe des sphères [...] où le réel se constitue enfin de l'impossible, car ce qu'elle trace est impensable : les contemporains de Newton ont marqué le coup ³ ».

En effet, pour les vieux collégiens innocents que nous sommes, il est tout à fait passionnant de savoir que Newton a été à l'origine d'une véritable crise de civilisation. C'est un coup sans Autre, en quoi il se distingue radicalement de celui du fantasme de fustigation de Freud. Comment, sans la médiation d'un Dieu, les sphères connaissent-elles la distance qui les sépare ? Si Dieu est inutile, tout l'est, la religion en particulier. Les libertins, qui n'étaient pas les rigolos qu'ils sont devenus dans notre vocabulaire contemporain, prenaient ça tout à fait au sérieux, en montrant qu'il ne servait plus à rien d'être attaché à quoi que ce soit, qu'il s'agisse de valeurs, de personnes, de la vie même. Ainsi, Newton aurait été à l'origine d'une épidémie de suicides tout à fait conséquente. Il a fallu Kant pour calmer le jeu et expliquer à ses contemporains qu'il y avait bien une loi avec son lieu : la loi morale en dedans.

Le poumon, de métal

Toutes ces remarques préliminaires nous permettent d'arriver à la phrase qui, ici, importe et qui est juste la suivante. Lacan reconnaît dans cet effet de pathos du savoir de la science la marque de ce qu'il appelle l'au-delà du principe de réalité : « Il suffit de reconnaître le sensible d'un au-delà du principe de réalité dans le savoir de la science [...] ⁴. » L'au-delà du principe de réalité est une vieille préoccupation de Lacan, puisqu'il lui a consacré un article, qui figure dans les *Écrits*, rédigé juste après la guerre, à une époque où la question de la fin possible de l'humanité se posait crûment, avec les jouets atomiques qui étaient loin d'être rangés dans les placards des diplomates. Un parallèle avec le texte qui nous occupe serait intéressant, mais nous n'avons guère le temps.

Ici donc, il s'intéresse à ce que l'au-delà du principe de réalité présente de sensible, c'est-à-dire qui s'éprouve, se perçoit. Cela en fait non pas un principe de plaisir mais au contraire un sensible sans plaisir. Car si le principe de réalité et le principe de plaisir sont une

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

seule et même chose du point de vue de la satisfaction recherchée, et si l'au-delà des deux, c'est le franchissement de leur limite vers la jouissance, les deux au-delà se distinguent. Le principe de plaisir inscrit le sujet dans la relation à l'Autre, par la médiation de la pulsion et de son objet. L'au-delà du principe de plaisir, c'est une jouissance dont le sujet n'éprouve – dont le sensible n'est en fait – que le manque. Le principe de réalité est le détour qu'impose le recours à l'Autre du désir pour sa satisfaction. Ainsi, l'au-delà du principe de réalité franchit la limite de cet Autre du désir, pour aller à une jouissance qui n'est pas représentée dans la métonymie des objets de la pulsion mais qui n'en est pas moins réelle.

D'où la déliaison évoquée déjà pour la science entre pulsion de vie et pulsion de mort. Une pulsion de mort qui ne se saisit jamais comme telle, qui est silencieusement à l'œuvre dans la libido, mais qui là est sensible – dans les effets du savoir de la science. Ainsi, quand on nous dit que les planètes se tiennent l'une l'autre, nous ne tombons plus dans les pommes, mais nous tombons quand même, très exactement en morceaux : « [...] il faudra à ce corps les excès imminents de notre chirurgie pour qu'éclate au commun regard que nous n'en disposons qu'à le faire être son propre morcellement, qu'à ce qu'il soit disjoint de sa jouissance ⁵ ».

Tout cela fait l'au-delà du principe de réalité plus inquiétant dans ses conséquences que l'au-delà du principe de plaisir. En effet, le sujet a beau s'échiner à essayer de franchir la barrière du plaisir, son corps y fait matériellement obstacle, par le plaisir d'abord, puis par la douleur et l'évanouissement s'il lui prend d'insister. Alors que l'au-delà du principe de réalité ne connaît aucune limite. Jusqu'où ira la science, jusqu'à quel éclatement ?

La toile de l'araignée

Et la psychanalyse ? Elle n'encourage pour sa part à aucune tentative de franchissement de ces principes. Toujours dans le même texte, à la fin, Lacan écrit : « L'analyste ne se refuse pas au principe du plaisir, ni à celui de la réalité, simplement il y est l'égal de celui qu'il y guide et il ne peut, ne doit d'aucune façon l'amener à les franchir ⁶. »

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 359.

Autrement dit, l'analyste répond à la question de l'hystérique, contrairement au maître qui de sa place n'en peut mais. L'analyste y répond, comme l'a fait Freud, avec la mise au jour de la libido, de la pulsion et du fantasme qui assure le désir dans sa permanence, au-delà de la satisfaction du besoin. Lacan est allé dans le séminaire *Encore* jusqu'à proposer un modèle de ce qui retient les corps : la toile d'araignée, pas moins. Il fallait y penser, pour figurer ce jeu où les corps ne sont pas des ombres laissées en proie à l'Autre du désir mais bien plutôt eux-mêmes proies d'une ombre. Ce n'est pourtant pas sur ces jeux de proie qu'il s'attarde à propos de la toile d'araignée, mais sur ce qu'elle représente d'écriture, qui est réellement ce qui retient les corps invisiblement. C'est à la page 86 du séminaire *Encore* : « Fonction vraiment miraculeuse, à voir, de la surface même surgissant d'un point opaque de cet étrange être, se dessiner la trace de ces écrits, où saisir les limites, les points d'impasse, de sans issue, qui montrent le réel accédant au symbolique ⁷. »

Nous pouvons donc différencier le réel de la science et celui de la psychanalyse. Ils ne sont pas les mêmes. Le réel de la science, c'est certes une écriture, comme celle de Newton, mais elle n'accède pas au symbolique, au contraire, elle accède à l'imaginaire. La science a renoncé depuis longtemps à l'idée d'un monde, elle se contente de bouts de ce qui n'est plus un monde, de bouts de savoir sans sujet. Les corps y sont éclatés, bardés d'un poumon de métal, mais rien n'est dit de l'objet en jeu dans sa quête infinie. Une quête bien sûr de la cause dernière, qui se passerait de la particularité du désir et donc de sa contingence. Certes, la science se passionne pour l'origine, mais c'est l'origine de la vie, et non celle du désir, qui est impossible à articuler, de structure.

Pourtant, il nous faut bien constater que notre économie psychique de marché, celle qui appareille nos corps de toutes ces orthopédies du bien-être, à l'instar du père de Schreber avec ses esquisses d'hommes bâclés à la six-quatre-deux, n'est pas encore venue à bout de la famille conjugale et des mystères de son union comme de sa désunion qui n'est pas déliaison. La question de la vérité reste posée ou, pour le dire autrement, science ou pas, la vérité reste une question pour le sujet parlant. Et la psychanalyse s'emploie à mettre un

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 86.

savoir en place de vérité, un savoir déjà là chez chacun, ces bouts écrits sur son corps, les signifiants de la langue qui font sa singularité extrême. Là où la science dit : tous des araignées, donc tous la même araignée, donc ouvrons-lui le ventre pour savoir ce qu'elle veut dire, le psychanalyste répond : pas tous les mêmes, au contraire, chacun est différent dans son écriture et c'est cela qui importe ; déchiffrons donc sa toile mais n'ouvrons surtout pas son ventre. C'est ainsi que j'entends l'insistance de Lacan à dire dans cette même leçon d'*Encore* qu'il faut s'en tenir au mi-dit de la vérité et ne pas la pousser jusqu'à l'aveu.

Ainsi, à l'anonymat de la science, la psychanalyse répond par le nom, le sinthome propre à chacun, qui fait son réel, impossible à imaginer, impossible à acheter comme à mettre en vente. C'est ce qui fait que le psychanalyste, comme le disait Lacan dans son interview à France-Culture, est le poumon artificiel de la science. À entendre sur le fond du poumon de métal déjà cité, bien sûr. Cela ne veut pas dire que les scientifiques seraient ou devraient être sensibles aux charmes de la psychanalyse ; mais la seule existence maintenue d'un discours sur l'amour, sur la lettre d'amour, la toile d'araignée qu'écrit chacun, à la fois permet à la science de continuer son travail et laisse aux sujets qui sont pris dans son discours, c'est-à-dire nous tous, la possibilité de trouver une adresse à leur question.

Certes, Lacan a parlé d'impasses croissantes de la civilisation, mais il n'a jamais parlé d'impasse totale. Même, en 1974, dans « La troisième », à Rome, il dit penser, une opinion donc, que « nous n'arriverons pas vraiment à faire que le gadget ne soit pas un symptôme, car il l'est pour l'instant tout à fait évidemment. Il est bien certain qu'on a une automobile [...] comme une fausse femme, on tient absolument à ce que ce soit un phallus, etc. » Gadgets-symptômes donc, donc aussi questions, si on se met en mesure et en place de pouvoir les entendre. S'y employer est d'une autre trempe que l'annonce de l'apocalypse du désir, moyen facile de s'assurer une carrière médiatique, par le chatouillis du fais-moi peur qu'elle titille. Mais triste fin aussi pour la psychanalyse... s'il n'y avait les Forums du Champ lacanien bien sûr, et leurs cartels.